

—Allons ! il y a quelque mystère là-dessous !

—Quel mystère voulez-vous qu'il y ait ?

—C'est que vous autres, vainqueurs d'Italie, vous éveillez ici beaucoup de sympathies, et, il faut le dire, beaucoup de curiosité. Ce Duhaumery surtout ! Toutes nos dames de Lyon, sur la foi des gazettes, raffolent déjà du jeune colonel !

—C'est tout simple ; un compatriote.

—Il est Lyonnais ?

—Autrement l'accueillerait-on si bien ? Son entrée dans la ville a été un triomphe. Et puis, c'est un bel officier, ce qui ne gâte rien. Vous en verrez bien d'autres dans quelques semaines !

—Est-ce qu'il va se fixer ici ?

—Oui.

Damas dit ce *oui* avec l'expression du plus grand mystère.

—Une affaire d'amour ? demanda Lescas.

—Précisément.

—Bonne chance à notre officier ! mais il réussira ! Le vaillant colonel, le favori du commandant en chef peut prétendre à choisir parmi les plus hautes familles de la ville.

—Son choix est déjà fait, répondit tranquillement Damas ; et si beaucoup d'orgueil équivalant à une grosse dot, la jeune femme et sa mère sont riches, très riches ! il n'y a pas dans cette ville un parti plus opulent.

Il se fit une courte pause pendant laquelle nos deux interlocuteurs parurent s'observer mutuellement. Enfin le marquis hasarda cette interrogation.

—Et vous, général, songez-vous à vous marier ?

Moi, point, Dieu merci ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme qu'on marie ? Ma profession est de faire des veuves, et je ne sors pas de là.

—Vous êtes cependant très mariable. Vous devez rapporter un riche butin ? Pauline, Mlle Pauline sera votre héritière.

—Et tout en parlant ainsi, M. de Lescas se frottait les mains d'un air moitié joyeux moitié inquiet.

—Du butin ? reprit le général avec insouciance. Et où l'aurais-je pris ? Pauline, mon héritière ! Je lui laisserais, pardieu, une drôle de succession. Deux malles, un portemanteau, quatre chevaux, trois épées, deux uniformes et six culottes de peau ! Jolie fortune pour une jeune femme !

Cette confiance parut faire grand plaisir au marquis.

—Comment, diantre ! fit-il en se dandinant d'une façon dégagée ; c'est là tout votre capital ? Mais, général Damas, je croyais que l'Italie était devenue un second Mexique pour vous autres militaires.

—Oui, pour quelques heureux. Le colonel Duhaumery, par exemple, a sauvé quelque chose d'assez beau. Moi je n'ai rapporté que mon grade. Aussi, Pauline aurait tort de compter sur ma succession.

—Nous vous aimons trop, dit Lescas avec un sourire de supériorité, pour penser à hériter de vous. Quant à moi, je n'ai pas besoin de fortune avec Pauline.

—Avec Pauline ? Comment donc ! interrompit le général, est-ce que vous l'épousez ?

—Je l'épouse.

—Mais Pauline est déjà mariée.

—Non pas, que je sache.

—Si fait, si fait ; et vous le savez bien. Je puis vous rappeler le nom de son mari ; c'est ce Michel Schirmer dont nous parlions tout à l'heure.

—D'accord. Mais vous ignorez, général, qu'aujourd'hui même, grâce à nos démarches, ce beau mariage va être annulé. Oui ; Pauline a entendu raison enfin.

—C'est Michel qu'elle aimait.

—Et c'est moi qu'elle épouse.

—Vous m'étonnez. Non, vous ne m'étonnez pas ; je crois tout des femmes.

—A une heure nous signons le contrat.

—A une heure ?

—M. de Martens m'attend chez le notaire. Serviteur, général, voulez-vous être un de mes témoins ?

—Non, répondit brusquement Damas ; puis aussitôt se ravisant : Si fait, ajouta-t-il, volontiers ! J'accepte. A une heure donc, j'y serai. Où se réunit-on ?

—Ici même, dans ce salon.

—Ce salon de réception : c'est juste. Je m'étais déjà habitué à me croire ici chez moi. Au revoir donc, M. de Lescas.

—A bientôt, général.

Le marquis salua et sortit. Au même moment et par la même porte Duhaumery entra. C'était un homme de stature haute et fière, au visage hâlé, au regard triste et doux, au geste noble et expressif. En arrivant, il s'était presque heurté avec M. de Lescas.